

# Tiré à part

*NodusSciendi.net Volume 23 ième Mars 2018*



*Volume 23 ième Mars 2018*

**Étude Réunie par**

**Dr. TROH GUEYES Léontine**

**Université Félix HOUPHOUET-BOIGNY**



ISSN 2308-7676

## Comité scientifique de Revue

BLÉDÉ, *Logbo*, Professeur des Universités, U. Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan

BOA, *Thiémélé L. Ramsès*, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

BOHUI, *Djédjé Hilaire*, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

DJIMAN, *Kasimi*, Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny

KONÉ, *Amadou*, Professeur des Universités, Georgetown University, Washington DC

MADÉBÉ, *Georice Berthin*, Professeur des Universités, CENAREST-IRSH/UOB

RENOUPREZ, *Martine*, Professeur des Universités, Université de Cadix

SISSAO, *Alain Joseph*, Professeur des Universités, INSS/CNRST, Ouagadougou

TRAORÉ, *François Bruno*, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

VION-DURY, *Juliette*, Professeur des Universités, Université Paris XIII

VOISIN, *Patrick*, Professeur de chaire supérieure en hypokhâgne et khâgne A/L ULM, Pau

WESTPHAL, *Bertrand*, Professeur des Universités, Université de Limoges

## Organisation

Publication / *DIANDUÉ Bi Kacou Parfait*,

Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan

Rédaction / *KONANDRI Affoué Virgine*,

Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan

Production / *SYLLA Abdoulaye*,

Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan

## Sommaire

- 1- Dr BOGAT Marthe, *De la mise en littérature des territoires et du conflit des savoirs*
- 2- Dr DIALLO Adama, « Analyse de l'information topicale dans le fulfulde du Burkina-Faso »
- 3- Dr DIOUF Pierre Mbid Hamoudi, « La symbolique médico-religieuse de l'eau en Grèce ancienne : mythe et survivances »
- 4- Dr DJANDUÉ Bi Drombé, « El español en Costa de marfil: un presente dinámico y un futuro prometedor »
- 5- Dr DJE Bi Tchan Guillaume, Dr NKEZOK KOMTSINDI Valère, « Croyances irrationnelles et conduites à risques chez les conducteurs de motos-taxis du transport urbain au Cameroun »
- 6- Dr ELLA Edgard Maillard, « Les dictionnaires bilingues au Gabon et la prise en compte des contenus historiques et socioculturels pour un meilleur enseignement des langues locales »
- 7- Dr FARENKIA Bernard Mulo, L'excuse et la préservation des faces en français parlé au Cameroun
- 8- Dr GNESSOTÉ Dago Michel, « La représentation de l'humanisme dans le conte africain : l'exemple de « La cruche » dans « Le pagne noir » de Bernard Binlin Dadié »
- 9- Dr GUIRE Inoussa, « L'intégration de l'emprunt lexical en langue koromfe, variante de Mengao »
- 10- Dr MESSIA Rodolphe, Martin Millet, le personnage-écrivain et l'expérience esthétique dans *La Fascination du pire* de Florian Zeller
- 11- Dr N'CHOT Apo Julie , Femmes salariées et vie familiale : étude de cas des femmes salariées du quartier "Toits rouges" de la commune de Yopougon
- 12- Dr NTSAME OKOUROU Franckline, Un roman au confluent des savoirs : les inscriptions de l'histoire dans la fiction littéraire
- 13- Dr PAMBO PAMBO N'DIAYE Ange Gaël, The Mirror Effect in Ernest Hemingway's *The Old Man and the Sea*
- 14- Dr TROH GUEYES Léontine, « L'allégorie du sablier comme métaphore du rapport du réel merveilleux et du merveilleux scientifique »

- 15- Dr YAO Jackin Simplicie, « Véronique Tadjo et l'exhibition d'une hétérogénéité intertextuelle : l'exemple de *L'Ombre d'Imana*, *Voyages jusqu'au bout du Rwanda* »
- 16- Dr QUENUM Anicette Ghislaine, La dynamique des récits de vie dans la littérature africaine

## Les dictionnaires bilingues au Gabon et la prise en compte des contenus historiques et socioculturels pour un meilleur enseignement des langues locales

Edgard Maillard ELLA, ellamaillard@yahoo.fr  
Institut de Recherche en Sciences Humaines  
Centre National de la Recherche Scientifique et Technologique, Gabon

### Résumé

Dans de nombreux dictionnaires bilingues français et langues locales plus courants et plus adaptés à l'heure actuelle au Gabon, nous pensons que les contenus épousent un peu trop souvent parce que peut-être à leur insu, l'emploi scientifique et non social des langues locales. Résultat de la linguistique interne, cet emploi destiné à l'étude scientifique de la langue, orchestre cependant avec une redoutable rigueur la mécanisation et l'élimination des contenus historiques et socioculturels dans l'écriture et la grammaire avec un séchage des sens communs. Sans malhabile prétention de dire que cet emploi scientifique n'est pas utile à la connaissance de ces langues, il s'agit seulement de mettre au goût du jour ces contenus les destinant à un emploi social qu'on ne saurait confondre à l'emploi scientifique. Cela aura un impact patent dans les dictionnaires bilingues et l'enseignement des langues locales au Gabon.

**Mots clés :** Dictionnaires bilingues, Ecoécriture, Ecogrammaire, Emploi scientifique, Emploi social, Gabon, Langues locales, Linguistique externe, Linguistique interne.

### Abstract

In a lot of French and local language bilingual dictionaries more used and fitting by now in Gabon, we think data are more often close to, maybe to their unbeknownst, scientific and not social use of local languages. Resulting from inner linguistics, this use is aimed at scientific study of language. However, it orchestrates with a redoubtable rigor the mechanization and the elimination of historical, social and cultural data in writing and grammar with a drying of common senses. Without a risky to say that this scientific use is not useful to the knowledge of these languages, it is only about to make to the style of the day these data aiming at a social use that cannot be confounded to scientific use. This will have a significant impact in bilingual dictionaries and the teaching of Gabonese local languages.

**Keywords:** Bilingual dictionaries, Eco-grammar, Eco-writing, External Linguistic, Gabon, Internal linguistic, Local Languages, Scientific use, Social use.

## Introduction

Dans les études et les analyses des langues locales du Gabon, la prise en compte des invariants historiques et socioculturels issus de la linguistique externe et destinés à l'emploi social de la langue doit être aussi capitale que ceux des travaux de description issus de la linguistique interne et destinés à l'emploi scientifique. En lexicographie, ce sont les invariants de la linguistique externe qui sont privilégiés. Car, ce sont ces derniers qui sous-tendent le plus le processus d'élaboration des dictionnaires, ouvrages destinés à l'emploi social de la langue en tant qu'objets culturels à fonction idéologique et accessibles à tous.

Autrement dit, des dictionnaires ainsi produits, répondent mieux aux besoins de communication écrite et demande d'intelligibilité immédiate et d'efficacité concrète des populations, du grand public scolaire et adulte. C'est en cela que notre propos ici se situe hors des préoccupations linguistiques immédiates afin d'appréhender les problèmes spécifiques des dictionnaires bilingues français et langues locales en milieu historique et socioculturel gabonais. Autrement dit, ouverte bien sûr à une double problématique interne et externe, notre propos essaie de prendre en compte, en raison de la spécificité de l'épistémologie lexicographique, les données objectives de l'histoire qui expliquent l'émergence de cette épistémologie en milieu gabonais, mais aussi les faits adjacents, sociaux et culturels, qui assurent ou expliquent sa fonctionnalité culturelle et sociale<sup>1</sup>.

Qu'il nous soit permis de dire ici que nous n'avons pas la malhabile prétention d'insinuer que les travaux de description de la linguistique interne ne sont pas utiles à la lexicographie. Nous voulons seulement dire ici que destinés à un emploi scientifique de la langue, les utilisateurs des dictionnaires qui présentent un traitement des travaux de cette théorie, sont peut-être plus invités à acquérir et à manier les données scientifiques plus que celles qui sont sociales. Or, ce sont ces dernières, résultant de la linguistique externe qui répondent mieux à leurs besoins.

Pour faire ressortir l'intérêt, les objectifs et les enjeux de ce travail, nous discutons donc de la mise au goût du jour des données relatives aux invariants historiques et socioculturels dans les dictionnaires bilingues au Gabon destinant à l'emploi social des langues locales. A ce titre, nous évoquons la problématique de l'écriture et de celle des langues comme reflet de la culture locale, de la relation entre grammaire et culture et celle qu'il y a entre le dialecte standard, le code syntaxique et le code culturel et enfin l'humanisme que doit enseigner le professeur de langues locales au Gabon. Nous nous appuyons sur les travaux de Lapaire<sup>2</sup> et abordons le chantier de

---

<sup>1</sup> Zezeze Kalonji, M.T, *La Lexicographie bilingue en Afrique francophone : L'exemple français-cilubà*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 28.

<sup>2</sup> Jean-Rémi Lapaire, « Enseigner la grammaire d'une langue étrangère : lire la culture derrière les formes et les structures », Christian Destribois et Laurence Icono, *Les Contenus culturels dans*

« l'écoécriture » et « l'écogrammaire ». Nous nous référons exceptionnellement au dialecte ntoumou de Bitam de la langue fang dont nous sommes locuteurs natifs pour ce qui est applicable à toutes les autres langues locales du Gabon.

### 1. L'épineuse problématique de l'écriture des langues locales du Gabon : les avatars de reconnaissance-exclusion de Saussure ?

Nous pensons que de la même façon que dans l'oral, la valeur des signes graphiques et leurs principes d'établissement dans la société résultent de l'histoire, des générations précédentes et par les locuteurs de façon collective, spontanée et sans idéal scientifique. L'organisation de l'écriture d'une langue, de son maintien, de sa standardisation, et de sa promotion relève en première instance, du « fait social » et non du « fait scientifique » ou « individuel » de façon *ex nihilo*. Ce sont donc l'histoire et la collectivité des locuteurs qui sont à la base de l'établissement des signes graphiques et qui en garantissent comme on le voit dans les langues telles que le français et l'anglais, l'usage et le consentement général.

L'individu à lui seul est incapable de n'en fixer aucune<sup>3</sup>, car il doit se ranger et s'effacer derrière l'histoire comme lieu indiscutable de référence commune. Et comme le dit cet auteur<sup>4</sup> dans un de ses postulats sur l'arbitraire du signe linguistique « *Le mot arbitraire appelle aussi une remarque. Il ne doit pas donner l'idée que le signifiant dépend du libre choix du sujet parlant...il n'est pas au pouvoir de l'individu de rien changer à un signe une fois établi dans un groupe linguistique* ». Pourtant, peu de personnes et d'auteurs songent à concevoir les conventions graphiques héritées de la colonisation, partie consubstantielle de l'histoire du Gabon, comme étant des conventions sociales qui sont par voie de conséquence, pour le meilleur et le pire, le document écrit qui constitue le matériau principal de la pratique du linguiste<sup>5</sup>. Cette écriture coloniale, héritée d'une période douloureuse de l'histoire, est malgré tout un monument et un symbole de l'histoire du Gabon qu'on l'accepte ou pas. C'est un principe de réalité. Ce sont là les relevés indéniables susceptibles d'amorcer la théorie de « l'écoécriture » des langues locales de ce pays.

---

*l'enseignement scolaire des langues vivantes*, Les Actes de la DESCO, CRPD Versailles : Services Cultures Editions Ressources pour l'Education Nationale (SCEREN), 2004, [en ligne], <http://eduscol.education.fr/cid55620/enseigner-la-grammaire-d-une-langue-etrangere-lire-la-culture-derriere-les-formes-et-les-structures.html>

<sup>3</sup> Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1987 [1915], p. 305-306.

<sup>4</sup> Ferdinand de Saussure, « L'arbitraire du signe : Signe-Signifiant-Signifié », *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1964, p. 1.

<sup>5</sup> Jean-Louis Chiss et Christian Puech, « La linguistique et la question de l'écriture : enjeux et débats autour de Saussure et des problématiques structurales », *Langue française*, n°59, 1983, p. 13.

Au Gabon, ce matériau correspond aux anthroponymes et aux toponymes, par exemple, à l'image des noms tels que : Abouya, Akéndéngué, Bakoumba, Békale, Bouengoune, Douigny, Elloué, Embenet, Iboumoingoye, Issozet, Koumba, et Boumi Louetsi, Mouladoufouala, Guidouma, Guiétsou, Kougueleu, Lébombi Rinanzala, Loubomo, Mayumba, etc. En nous référant à Chiss et Puech et à Sangare<sup>6</sup>, nous dirons que c'est à partir de ces mots tels qu'écrits et définis par les populations Gabon, quand bien même cela a été à l'origine initié par les administrateurs coloniaux français, que les linguistes peuvent ou doivent rendre visibles et tangibles les propriétés fondamentales des langues locales. C'est dire que c'est à partir de ces formes que les experts doivent analyser les contenus linguistiques et culturels pour dégager les concepts scientifiques de ces langues.

Ce sont ces aspects graphiques et phonétiques qui dans les dictionnaires bilingues locaux doivent être présentés dans "le guide de l'utilisateur" en ces termes : *l'écriture des langues locales du Gabon est très influencée par celle de la langue française, à laquelle experts et populations se réfèrent par l'usage de l'alphabet et des calques sur les graphies de cette langue, du fait de la colonisation française.* Il nous est malheureusement impossible, dans le cadre imparti, de développer tous les éléments des aspects graphiques et phonétiques d'une langue locale du Gabon tels qu'ils devraient être présentés dans ce cas dans ce guide. Il sera essentiellement consacré d'une part, à montrer la similarité entre certains signes alphabétiques tels que *a, b, d, f, m, n, o, p, k, r, s, t, v, w*, etc. et calques sur les graphies du français comme *gn, ou, ss*, etc. et les sons des langues locales du Gabon.

D'autre part, il s'agira de montrer comment certains de ces signes ont été combinés pour représenter, bon gré mal gré, des sons qui n'existent pas en français tels que les consonnes complexes *gw* dans *Megwang* [mæg<sup>b</sup>ã], *kw* dans *Minkwe* [mk<sup>p</sup>jə] et *gh* dans *Biloghe* [bilɔʔ] écrits ainsi dans le dialecte fang "nzamane". Par ailleurs, on pourrait ajouter si cela est nécessaire pour montrer que l'usage de l'écriture d'une autre langue par le biais d'un moment de l'histoire et douloureux, moment que les peuples modernes commémorent au même titre que les moments heureux, n'est pas un fait exceptionnel qu'aux seules langues locales du Gabon que : *c'est de la même façon qu'il est dit de la l'écriture de la langue française qu'elle est influencée par celle du latin, à laquelle experts et populations se réfèrent par l'usage de l'alphabet et les calques sur les graphies de cette langue, du fait de la conquête romaine.*

---

<sup>6</sup> Mahamadou Sangare, « L'identité africaine à la lumière du multilinguisme », in *Langues locales et l'identité africaine*, thème de la Conférence du Caire du 17 au 18 avril 2004, p. 2.



On ne dirait peut-être pas obnubilés par la sacro-sainte linguistique descriptive mais plutôt par une habitude qui est devenue une seconde nature, trop souvent considérée comme un idéal en soi des langues africaines de souche de façon générale et gabonaises en particulier, nous nous laissons absorber par la *production individuelle de l'écriture locale idéale ou naturelle*, comme dans une espèce de concours Lépine. Alors qu'il n'existe pas d'écriture naturelle à une langue comme le dit Saussure<sup>7</sup>, il n'est-il pas rare de se rendre compte qu'il y a autant d'écriture d'une langue locale supposée naturelle que d'enseignants. Nous proposons *des alphabets scientifiques à partir des caractères phonétiques spéciaux* supposés transcrire de façon exacte et cohérente les sons pour installer l'écriture comme un *art de l'idéal scientifique*. Autrement dit, nous ne montrons pas dans ce cas que l'écriture est produite de façon prosaïque par les locuteurs et que c'est à partir de leurs données que les experts dégagent les propriétés fondamentales de la langue telle que la forme standard de l'écriture. Cela dit, la "langue précédant la science", c'est donc naturellement à partir de la façon dont les mots sont définis et écrits par les populations que les experts dégagent les concepts scientifiques et non l'inverse.

Alors, comment en sommes-nous arrivés au Gabon à ne pas considérer ce « processus naturel » ou « écologique » d'élaboration de l'écriture des langues locales ? Comment avons-nous pu briser la belle alchimie liant l'histoire, les populations rendant compte des dynamiques sociales complexes, des aléas historiques, des connaissances et usages spontanément adaptés au terrain et les échanges avec les autres peuples, à l'écriture en y interfèrent nos émotions et nos idéologies et aussi l'approche scientifique? En nous référant à Lapaire<sup>8</sup>. La réponse pourra surprendre plus d'un: en faisant témoigner Saussure contre lui-même ! Comme le dit Lapaire dans la même suite d'idées, il suffit, pour s'en persuader, de se reporter à la cinquième partie du *Cours*, où est débattu « le témoignage de la langue », envisagée comme « document historique ». En effet, Saussure y pose sans détour la question de *l'iconicité culturelle* des langues humaines. Celles-ci reflètent-elles l'histoire et l'organisation sociales des peuples qui les parlent ? Sont-elles des « témoins » que l'on puisse convoquer au cabinet d'anthropologie, d'ethnographie, de paléontologie, de *lexicographie* (c'est nous qui l'ajoutons)? Assurément, nous dit Saussure<sup>9</sup>.

Si Saussure reconnaît par ailleurs que certains « grands faits historiques », comme la conquête romaine, ont eu « une portée incalculable pour une foule de faits linguistiques », il est donc parfaitement recevable que nous disions que la

---

<sup>7</sup> Ferdinand de Saussure, « L'arbitraire du signe : Signe-Signifiant-Signifié », *op. cit.*

<sup>8</sup> Jean-Rémi Lapaire, « Enseigner la grammaire d'une langue étrangère : lire la culture derrière les formes et les structures », *op. cit.*, p. 6.

<sup>9</sup> Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, *op. cit.*, p. 40.

colonisation française a eu une portée incalculable pour une foule de faits linguistiques au Gabon tel que sur l'écriture des langues locales. Comme nous l'avons déjà mentionné, cela se manifeste par l'usage de l'alphabet et des calques sur les graphies du français. Le phénomène historique est donc étroitement associé à l'existence de l'écriture de toute langue, ainsi qu'en atteste le fait que certaines langues européennes soient dites « romanes » du fait de la conquête romaine et de la civilisation latine que les peuples adoptèrent. On parlerait donc sans ambiguïté de langues africaines francophones par l'influence de l'écriture et du lexique français comme c'est le cas des langues locales du Gabon par exemple, du fait de la colonisation française et de l'ordre socioculturel qui en découle ou de la civilisation française qui a été adoptée.

Mais, tout en soulignant la pertinence des dimensions historique, géographique, politique ou ethnique, Saussure les confie en bloc à la « linguistique externe ». Nous pensons que c'est là où se situe le nœud du problème du traitement de l'écriture locale au Gabon. Il est vrai que le procédé de Saussure fera école : accréditer un ensemble de paramètres pour mieux les évacuer ; reconnaître l'importance de l'histoire, de la culture, de la société et les évincer en dernière instance. Incohérence ? Manipulation ? Saussure est surtout prudent. Il craint que ces dimensions, qui fascinaient les philologues et les comparatistes de son époque, n'agissent comme autant de forces centrifuges, que l'étude scientifique du langage ne se dilue dans un discours historique ou ethnographique.

Il y a donc l'étude scientifique du langage, différente de l'usage social de la langue. Comme le souligne Mauro<sup>10</sup> *une linguistique qui s'occupe pourtant de choses importantes, et c'est surtout à elles que l'on pense quand on aborde l'étude du langage. Elle inclut les relations de la langue avec les mœurs d'une nation, l'histoire politique, les institutions de toute sorte, l'église, l'école, etc. Celles-ci, à leur tour, sont intimement liées avec le développement littéraire d'une langue, phénomène d'autant plus général qu'il est lui-même inséparable de l'histoire politique.* Et une « linguistique interne » et qui se donne pour mission première de pénétrer au cœur du système commun qu'est la « langue ». Celui-ci est considéré en lui-même et pour lui-même, et ne connaît que son ordre propre.

Nous pensons que ce sont là deux modes « d'emploi » de la langue qu'on ne saurait confondre. On ne saurait en déduire que parce que résultant de la recherche « les éléments de la linguistique interne présentent une structure plus achevée » que ceux

---

<sup>10</sup> Tullio de Mauro, « Introduction » et « commentaire » à F. de Saussure, *Cours de Linguistique Générale*, édition critique préparée par T. de Mauro, Paris, Payot, 1975, p. 40-41, cité par Jean-Louis Chiss et Christian Puech, « La linguistique et la question de l'écriture : enjeux et débats autour de Saussure et des problématiques structurales », *op. cit.*, p. 8.

de la « linguistique externe ». Ils sont tout simplement autres. Ils ne sont pas destinés à répondre aux besoins de « l'emploi social » de la langue pour « la communication et la demande d'intelligibilité immédiate » et « d'efficacité concrète des populations », du « grand public scolaire et adulte », mais pour les besoins de la recherche. Nous ne dirons donc pas que la « linguistique externe », pourtant « fructueuse » et « s'occupant de choses importantes » auxquelles on pense quand on aborde l'étude du langage<sup>11</sup>, se trouve marginalisée dans la recherche de la connaissance intrinsèque des langues. Nous dirons seulement que c'est le pan de la recherche de la langue qui n'est pas nécessaire à « l'emploi social » de cette dernière. Nous ne parlerons pas en conséquence de mise à l'écart mais plutôt d'une distinction entre « langue objet de communication en tant que fait social émanant des populations » et « langue objet de recherche en tant que système qui ne connaît que son ordre propre ».

Aussi, pensons-nous que Saussure ne se doutait probablement pas que l'habile processus de *reconnaissance-exclusion* qu'il venait de mettre au point en linguistique ouvrirait la voie à une sorte de confusion. Aux nombreux locuteurs volontaires de l'enseignement des langues locales et futurs grammairiens bantouistes au Gabon, il enseignait une habitude qui est devenue une seconde nature de remplacer l'écriture héritée de l'histoire, « elle est impure, car elle porte les stigmates de la colonisation », « elle n'est pas scientifique, car elle ne transcrit pas de façon cohérente et exacte les sons » peut-on entendre. Désormais, les troncations et transformations de toutes sortes sur les formes graphiques héritées de la période de cette histoire du Gabon telles que *Moussavou* > *Musavu*, *Assoumou* > *Asumu*, *Koumba* > *Kumb*, *Ngwa* > *Ngbwa*, etc. ainsi que les alphabets scientifiques basés sur les caractères phonétiques spéciaux, passent pour des purifications et des corrections nécessaires.

Ainsi, l'écriture que Saussure définissait comme résultant du « fait social » donc de la « linguistique externe », deviendrait-elle, en fin de course, une « écriture locale idéale », « scientifique » résultant de la « linguistique interne », « sans précedence historique » et « détachée de tout environnement de l'ordre social qui en découle ». L'écriture « produit du fait social » et objet de « linguistique externe » se transformerait en écriture « produit individuel de l'idéologie et de l'émotion » pour les personnes qui décident d'écrire les langues locales selon leurs propres critères. Pour les auteurs, c'est un « produit scientifique » et objet de la « linguistique interne ». D'une rigueur certes admirable, il n'en demeure pas moins qu'elle soit d'un ascétisme effrayant et véhicule « une fixité sclérosante et l'arrêt du changement dont sont affectées les langues mortes », car seul ce qui est divers et changeant peut se

---

<sup>11</sup> Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, op. cit.

maintenir et se développer<sup>12</sup>. Pour arriver à ce résultat, nous pensons qu'on se serait appuyé sur une lecture radicale du *Cours* (1919) et de sa formule-choc : *la langue est un système qui ne connaît que son ordre propre*<sup>13</sup>. On note avec intérêt que les arguments développés pour définir l'écriture, comme produit du fait social en y intégrant le plus possible de paramètres ou, à l'inverse, pour en évincer un maximum pour des raisons de la recherche sont toutes deux toujours légitimes si on les rapporte à une problématique définie.

Aussi, « l'écriture idéale », « sans visage », « sans faille », « sans identité historique et sociale », objet de la « linguistique interne », est-il d'une parfaite cohérence au sein de la recherche linguistique descriptive. Tandis que, « l'écriture qui défigure et travestit la langue » en rendant compte des dynamiques sociales complexes, des aléas historiques, des connaissances et usages spontanément adaptés au terrain mais qui toutefois rend visibles, tangibles « les propriétés fondamentales » de la langue, objet de la « linguistique externe », est d'une parfaite cohérence pour « répondre aux besoins de communication » et « demande d'intelligibilité immédiate » et « d'efficacité concrète des populations », « du grand public scolaire et adulte ». Le vrai débat ne se joue donc pas autour d'idées ou d'hypothèses, qui « font sens » à l'intérieur de la problématique de l'écriture des langues locales du Gabon, mais de choix ou d'orientations ou encore de priorité des auteurs.

Il y en a qui choisissent l'option « linguistique interne » en rationalisant complètement leur objet et, ce faisant, ramenant la problématique de l'écriture locale « à un ensemble de propriétés objectives munies de définitions constantes »<sup>14</sup>. Isolant cette écriture de son contexte d'émergence historique, de l'ordre social qui en découle et de son « emploi social », ils en éliminent tous les facteurs d'instabilité et de variation, ils segmentent et inventorient éléments ou constituants afin de pénétrer au cœur du système commun qu'est la « langue », considéré en lui-même et pour lui-même qui ne connaît que son ordre propre. L'élimination des éléments contextuels et le reniement de l'environnement temporel et spatial permet la formulation aisée de règles générales portant par définition vers des lois universelles. On n'est donc pas surpris de l'usage des alphabets phonétiques internationaux ou panafricains sous-tendant toutes les écritures particulières des langues.

A l'autre extrême, où nous nous situons en tant que lexicographe se référant, de manière explicite, aux données historiques et sociologiques objectives de l'entreprise

---

<sup>12</sup> Thierry Bulot et Philippe Blanchet, 2011, « Dynamique de la langue française au XXI<sup>e</sup> siècle : une introduction à la sociolinguistique », Université Rennes 2, 2011, p. 1, [en ligne], <http://www.sociolinguistique.fr> (consulté le 2 mai 2014).

<sup>13</sup> Jean-Rémi Lapaire, « Enseigner la grammaire d'une langue étrangère : lire la culture derrière les formes et les structures », *op. cit.*, p. 6.

<sup>14</sup> Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, p. 8.

lexicographique elle-même<sup>15</sup>, on trouve des auteurs pratiquant des « démarches intégratives », qui « relient et incorporent ». « Intégratives », parce que tout phénomène s'intègre à un environnement et met en jeu une multiplicité de paramètres contextuels qu'il convient d'inclure dans l'analyse. Dans l'écriture locale au Gabon, cela donne la prise en compte de l'héritage de la colonisation dans le processus de la standardisation de cette écriture et des théories : « la conscience historique ou l'historicisme », corrélation absolue entre le facteur temps et la recherche de la vérité scientifique liant le fait que les hommes sont des êtres historiques et qu'ils ne peuvent se connaître que dans une perspective historique<sup>16</sup>; « l'environnement linguistique immédiat » liant le facteur espace et l'exercice d'apprentissage de l'écriture et « l'arbitraire du signe linguistique » liant l'écriture d'une langue dans la transcription d'une autre, etc.

Si c'est un risque d'éparpillement brouillon, du « multidimensionnel » confus empêchant toute systématisation si on se situe dans l'optique de la « linguistique interne », cela n'est pas le cas si on se situe dans celle de la « linguistique externe », car cette démarche n'est pas destinée à la recherche mais à « l'emploi social » de l'écriture. Nous pensons que ce sont là deux modes « d'emploi » de l'écriture qu'on ne saurait confondre. Cela l'est d'autant plus qu'en reprenant la maxime selon laquelle « la langue précède la science », « la linguistique externe » précède « la linguistique interne » et que cette dernière ne saurait dicter « la théorie de l'emploi social de la langue », c'est plutôt l'inverse.

En d'autres termes, ce n'est pas au départ que les concepts scientifiques dégagés par les experts dictent la façon dont les mots sont définis et écrits par les populations, c'est plutôt l'inverse. Les experts dictent ou donnent des orientations ou des repères à partir de ce qui est devenu suffisamment courant dans la façon dont les mots sont définis et écrits par les populations pour les fins d'un « emploi social » stable de la langue à côté de dégager les concepts scientifiques pour les fins du nécessaire « emploi scientifique ». C'est ainsi que nous rejetons donc l'idée selon laquelle l'approche intellectuelle consistant en l'étude de l'écriture relative à son « emploi social » vaut la peine d'être pris par tous ceux qui se sentent incapables de la traiter le langage comme « une chose de laboratoire », préférant « penser en termes contextuels » avec « une attitude mentale » qui, à chaque instant, les « portent vers l'homme », son histoire et son milieu<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> Zezeze Kalonji, M.T, *La Lexicographie bilingue en Afrique francophone : L'exemple français-cilubà*, op. cit., p. 16.

<sup>16</sup> Hans-Georg Gadamer, *Le Problème de la conscience historique*, Paris, Seuil, 1996, p. 38.

<sup>17</sup> Boris Cyrulnik et Edgard Morin, *Dialogue sur la nature humaine*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2000, p. 10.

Dans ce travail, nous faisons le choix légitime et nécessaire comme c'est le cas dans nos travaux, de nous intéresser qu'à donner des orientations ou des repères à partir de ce qui est devenu suffisamment courant dans la façon dont les mots sont définis et écrits par les populations pour les fins d'un « emploi social » stable des langues locales du Gabon. C'est-à-dire, le choix de théoriser sur le pan de la recherche sur la langue correspondant à répondre aux besoins de « l'emploi social » de la langue qui se démarque et ne se confond pas avec les besoins de « l'emploi scientifique » pour la communication et la demande d'intelligibilité immédiate et d'efficacité concrète des populations, du grand public scolaire et adulte. Dans notre approche consistant à l'adhésion de principe à une approche intégrative des « faits de langue », sensible au contexte historique et de l'ordre social qui en découle, nous ne minorons ou éliminons aucune notion. Toutes sont fondamentalement éligibles pour une « écoécriture » adaptée à l'accès aisé à l'écriture des langues locales du Gabon par les adultes et à l'apprentissage scolaire de ces langues.

## **2. Langues locales et culture du Gabon: évidence d'un lien, paradoxe d'une rupture**

La langue est instinctivement perçue comme un élément fondateur et fédérateur de la culture, capable de la définir, de la perpétuer, de la résumer. Ce poncif est donc naturellement valable pour les langues locales du Gabon. Le fait que les raisons de l'intégration aussi étroite du « fait langagier » et du « fait culturel » soient d'une grande diversité et d'une extrême complexité ne change rien à cette évidence. Au niveau cognitif le plus profond, langue et culture procèdent d'une même fonction symbolique, créatrice et organisatrice de « représentations » et de « significations »<sup>18</sup>. C'est du moins ce que suggère Émile Benveniste dans *Problèmes de linguistique générale* : ... La culture se définit comme un ensemble très complexe de représentations organisées par un code de relations et de valeurs... que le langage manifeste et transmet ? C'est pour cela que nous évoquons par exemple, l'intégration de la distinction entre le genre masculin et féminin au Gabon déterminée par le critère du sexe, car dans la culture locale, les noms désignant l'homme et la femme et l'animal mâle et femelle sont représentés par deux formes distinctes comme cela est illustré dans le tableau ci-dessous :

---

<sup>18</sup> Pour le sémioticien Umberto Eco, la culture est organisée comme un langage et l'ensemble de la culture doit être étudié comme « un phénomène de communication reposant sur des systèmes de signification ». Cf. *A Theory of Semiotics*, Bloomington, Indiana University Press, 1976 [1979], p. 22.

**Tableau 1:** Répartition en deux formes des noms communs de personnes et d'animaux

Français	kota	Inzébi	Lémbaama	Omyènè
homme/ femme	ndomana/ mwahinto	lebagherle/ moukassi	balaga/ ngondo	onomé/ omwanto
père/mère	hangwè/nyangwè	tata/ngwèmè	tara/ngourou	rèrè/obota
coq/poule	hohowa hangwè / hohowa mwadji	tsoutsou lebagherle /tsoutsou moukassi	olouma tsoussou/ okassi tsoussou	onowé djongoni/ ondonga djongoni

Le fait que la distinction entre les noms se référant aux animaux mâles et aux animaux femelles se fasse par l'ajout du nom « mari » (*olouma*) et celui « d'épouse » (*okassi*) en *lémbaama* par exemple, démontre bien que chaque langue, chaque culture met en œuvre un appareil spécifique de symboles en lequel s'identifie chaque société. Aussi, si par la langue, l'homme assimile la culture, la perpétue ou la transforme, alors la grammaire des langues locales du Gabon doit-elle refléter la distinction entre le genre masculin et féminin dans les noms à partir du critère du sexe présente dans l'expression de la culture des peuples autochtones, un des "paramètres sociolinguistique-clés" que sont « l'âge » et « le sexe » par exemple, universellement présents des cultures des peuples du monde.

Elle doit aussi le faire par voie de conséquence dans la distinction entre le masculin et le féminin dans les pronoms personnels qui est seulement suggérée à l'oral par homophonie, caractéristique d'un mot se prononçant de la même façon mais renvoyant à un ou plusieurs sens. Les Français ont marqué cette différence à l'écrit par l'usage d'un morphogramme, lettre ajoutée à la fin d'un mot qui n'en modifie pas le son mais permet de donner une information grammaticale<sup>19</sup>. C'est le cas avec S qui permet à l'écrit de différencier *il* de *ils* de *elle* et *d'elles*. En référence au tableau 2, A est un morphogramme permettant de distinguer *a* (il) de *aa* (elle) et *ba* (ils) de *baa* (elles) en fang, par exemple. Par ailleurs, nous pensons que dans une écriture disjonctive, il soit possible de détacher les pronoms personnels du verbe sans pour autant altérer l'émission des sons dans la chaîne parlée, ni moins encore le sens propre et le génie unique des peuples du Gabon que véhiculent leur langues endogènes.

<sup>19</sup> Mission-CRPE, « Orthographe », [en ligne], <http://prepacrpe.hautetfort.com/> (consulté le 15-06-2015).

**Tableau 2 :** La distinction à l'écrit du masculin et du féminin dans les pronoms personnels de la troisième personne du singulier et du pluriel à partir du système morphogrammique

Français	Fang	Ikota	Inzébi	Lémbaama	Omyènè
<b>il</b> parle	<b>a</b> kobo	<b>a</b> sogho	<b>a</b> yambla	<b>nda</b> wobo	<b>é</b> kamba
<b>elle</b> parle	<b>aa</b> kobo	<b>aa</b> sogho	<b>aa</b> yambla	<b>ndaa</b> wobo	<b>éé</b> kamba
<b>ils</b> parlent	<b>ba</b> kobo	<b>ba</b> sogho	<b>bo</b> ba yambla	<b>bo</b> ma wobo	<b>wé</b> kamba
<b>elles</b> parlent	<b>baa</b> kobo	<b>baa</b> sogho	<b>boo</b> ba yambla	<b>boo</b> ma wobo	<b>wéé</b> kamba
je <b>le</b> tiens	me bele <b>gne</b>	ma banda <b>ango</b>	mé kwate <b>ndè/</b>	mé kwara <b>ndè</b>	mé kota yè
je <b>la</b> tiens	me bele <b>gnee</b>	ma banda <b>angoo</b>	mé kwate <b>ndèè</b>	mé kwara <b>ndèè</b>	mé kota <b>yèè</b>

Dans un dictionnaire fang-français, *a* (il) et *aa* (elle) ainsi que *ba* (ils) et *baa* (elles) seront ainsi traités comme suit :

- a** [a] pronom il ; **a dzi** il mange
- aa** [a] pronom elle ; **aa dzi** elle mange
- ba** [bá] pronom ils ; **ba dzi** ils mangent
- baa** [bá] pronom ; elles **baa dzi** elles mangent

De Blois a dit de l'augment, qu'il a dans l'ensemble du domaine bantou, la même valeur que l'article défini des langues européennes<sup>20</sup>. Nous pensons seulement que dans une écriture disjonctive il soit possible de le détacher du nom pour en faire un article tout comme son équivalent pluriel sans pour autant altérer l'émission des sons dans la chaîne parlée, ni moins encore le sens propre et le génie unique des peuples du Gabon que véhiculent leur langues endogènes. Dans un dictionnaire fang-français, cet article pourrait être traité de la façon suivante :

- e** [ə] article indéfini pluriel le ou la ; **e nlame** le village
- mi** [mi] article indéfini pluriel les ; **mi nlame** les villages

Nous considérons qu'il y a des noms ne présentant pas d'augment et donc pas d'article, que nous qualifions d'irréguliers, car faisant leur accord du singulier au pluriel par flexion et que si nous voulions absolument en détacher un article, nous obtiendrions un mot n'ayant pas de sens dans la langue de façon isolée. C'est le cas

<sup>20</sup> Kornelis Frans de Blois, « The augment in the Bantu languages », *Africana Linguistica* IV, série in-8°, Sciences humaines, n° 68, 1970, p. 85-166, cité par Pierre Ondo-Mebiame, *Essai sur les constituants syntaxiques du fàn tumu*, Libreville, Éditions Raponda-Walker, 2008, p. 25-26.



de *minengha* (femme) et de *dzaa* (village, chanson). Dans un dictionnaire fang-français, ces noms seront traités de la façon suivante :

*dzaa* [dzá :] **nom irrégulier** village, **dzaa** le village, **maa** les villages  
*minengha* [minəngá] **nom irrégulier** femme, **minegha** la femme, **binengha** les femmes

Ces différents éléments que nous venons d'examiner dans les langues locales du Gabon prouvent à suffisance que la diversité des langues et cultures et leurs changements peuvent faire apparaître la nature conventionnelle du symbolisme qui les articule. Par conséquent, c'est en définitive le symbole nouant ce lien vivant entre l'homme, la langue et sa culture<sup>21</sup>. Si les « représentations » que la culture façonne et que "le langage manifeste et transmet" font partie intégrante de la *cognition*, alors cette cognition doit être reflétée dans l'élaboration de la grammaire des langues<sup>22</sup>, puisque la culture et le langage opèrent un véritable *formatage* de la connaissance et un *calibrage* des moyens expressifs. Le lien étroit que nous voulons alors tisser entre la grammaire des langues locales du Gabon et la communication globale revient à la prise en compte du réseau de connaissances et d'interprétations collectives des générées par les peuples autochtones. Cette grammaire répond donc au besoin de refléter le réseau de la « communauté de pensée » créé par ces peuples et manifesté ainsi que transmis par le fait culturel et langagier.

Nous pensons que la grammaire est un outil de *transmission cognitive* reflétant la *production culturelle* d'une communauté linguistique. En conséquence, nous souhaitons que celle du Gabon permette l'accès au logiciel commun de perception et d'interprétation du monde des peuples autochtones avec des scripts et des symboles appropriés à cet effet. Les arguments pour lier *langage*, *culture* et *grammaire* ne manquent pas même si, à l'image de l'usage du système morphogrammique du français pour aider à distinguer le masculin et le féminin dans les pronoms personnels des langues locales, cela nécessite l'emprunt à d'autres langues des techniques d'écriture pour mieux préciser le sens et la pensée. Par cette approche, comme le dit Lapaire<sup>23</sup>, nous rejoignons, bien avant Sapir et Whorf, dans la *Logique ou l'art de penser*, Arnauld et Nicole<sup>24</sup> qui unissaient clairement signes linguistiques, organisation sociale et représentations mentales, en définissant les mots comme des « signes d'institution des pensées ».

---

<sup>21</sup> Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, op. cit., p. 30.

<sup>22</sup> Merlin Donald, *A Mind so Rare. The Evolution of Human Consciousness*, New York/London, W.W. Norton, 2001, p. 298.

<sup>23</sup> Jean-Rémi Lapaire, « Enseigner la grammaire d'une langue étrangère : lire la culture derrière les formes et les structures », op. cit., p. 5.

<sup>24</sup> Antoine Arnauld et Pierre Nicole, *La Logique ou l'art de penser*, Paris, Flammarion, 1970 [1683], p. 82.

### 3. La grammaire rend-t-elle compte de la culture ?

Instinctivement, nous n'associons pas souvent la « grammaire » à la sphère culturelle locale du Gabon. Si nous nous voulons rendre compte dans les langues endogènes d'éventuelles traces de « représentations socioculturelles »<sup>25</sup> c'est vers le lexique que nous nous tournons le plus volontiers, non la syntaxe comme nous l'avons suggéré avec le chantier de la distinction entre le genre masculin et féminin dans les noms et les pronoms personnels ainsi que la répartition de la détermination et des pronoms personnels dans la phrase. Nous voyons au moins deux explications à cela. Tout d'abord, notre conception de la grammaire forgée à partir de la « linguistique interne » consistant à préposer systématiquement des préfixes aux radicaux et à souder des mots qui pourraient valablement rester comme des formes entières, a déboulonné les aspects tels la distinction entre le genre masculin et féminin de l'humain et de l'animal à partir du critère du sexe, de la répartition des pronoms personnels, etc. Cette grammaire est parfois complétée par ce qui est considérée comme faisant partie de la « linguistique externe », par quelques notes comportementales sur les « mœurs et coutumes » des peuples autochtones. Or, sans être erronée, cette conception systématique de la grammaire ne rend pas compte de la culture et ne rend pas cette grammaire locale assez sémiotique et cognitive.

Elle ne pénètre pas suffisamment au cœur des *systèmes de représentation* tels que les pronoms personnels, la détermination, la distinction entre le genre masculin et féminin de l'humain et de l'animal à partir du critère du sexe pourtant si bien mis en relief dans les cultures locales, et ne reconnaissant pas ainsi au « fait cognitif » sa centralité dans le « fait culturel »<sup>26</sup>. En second lieu qui est la conséquence de ce qui précède, les langues locales du Gabon telles qu'enseignées dans le système scolaire gabonais et de façon très éparse voire officielle, il faut le noter, le sont naturellement comme étant des langues bantoues se caractérisant par l'usage des préfixes nominaux et verbaux. Cette grammaire engloutit les aspects tels que les pronoms personnels, la détermination, la distinction entre le genre masculin et féminin de l'humain et de l'animal définie par le critère du sexe.

Or, cette architecture grammaticale et la catégorisation de l'expérience qui n'est pas identique dans les langues officielle - le français -, et étrangères - anglais, espagnol, allemand, italien, etc., qui sont enseignées et transportent le grand public scolaire et adulte dans un « univers » radicalement différent dans le sens qu'elle n'offre pas la perspective d'entreprendre un "grand voyage". Ce qui n'est pas sans conséquence

---

<sup>25</sup> Talmy Givon, *English Grammar. A Function-Based Introduction*, Amsterdam, John Benjamins, 1993, p. 22.

<sup>26</sup> Merlin Donald, *A Mind so Rare. The Evolution of Human Consciousness*, op. cit., p. 13-14.

sur la perception de l'apprentissage de ces langues locales. Ce dernier relève, au mieux, de l'excursion « dépayssante », de la « linguistique interne ». Là où des cours et des textes de français, d'anglais, d'allemand, d'espagnol et d'italien semblent faire pénétrer le grand public scolaire et adulte dans un autre monde mental et social, un cours de langue locale du Gabon s'apparente à une séance de description. En tout état de cause, il n'y a pas intervention des facteurs culturels - représentations du monde, organisation de la société, relations entre individus - pour expliquer la « mécanique de base » de la langue : détermination, prédication, distinction entre le genre masculin et féminin à partir du critère du sexe, etc.

Notre attitude serait pourtant très différente si nous sortions de l'approche de la « linguistique interne » dans « l'emploi social » des langues locales du Gabon comme c'est le cas nous supposons avec le français ou l'anglais. Si la langue précède la science, alors semblons-nous peut-être confondre avec leur « emploi scientifique ». De constants rapports entre « faits de langue » et « faits de culture » seront ainsi établis. Les analyses grammaticales feraient constamment intervenir des considérations socioculturelles locales et cognitives. Grammaire et culture locale s'imbriqueraient pour être lus comme une partition philosophique et sociale. Le « code grammatical » se connecterait « de lui-même » avec le « code culturel », la frontière entre « technique de la langue » et « cours de culture » s'abolirait d'elle-même<sup>27</sup>. Agissant ainsi, nous accorderions à la grammaire des « langues locales du Gabon » une splendide essence métaphysique et une fascinante profondeur cognitive, alors que nous les en privons presque intégralement. Aurions-nous raison de traiter différemment ces langues? A l'évidence, non. Car, qu'elles soient africaines, européennes ou asiatiques, il y a nécessairement du « socioculturel », du « physico-culturel », du « bio-culturel » et du « cognitif » dans la grammaire de toute langue, en tout point. Et cela pour trois raisons parmi d'autres qui se résument ainsi :

Quantité de catégories grammaticales, aussi élémentaires que la personne<sup>28</sup>, sont intimement liées à notre interaction socio-physique avec l'environnement et aux représentations culturelles comme le propose Donald<sup>29</sup>, comme nous semble très bien l'avoir établi la sémantique et la grammaire cognitives<sup>30</sup> ;

---

<sup>27</sup> Pour prédiquer quoi que ce soit en coréen, il faut choisir les suffixes en accord avec les paramètres sociolinguistiques-clés que sont l'âge, le sexe et le statut du locuteur, la personne à laquelle il s'adresse, l'être, l'événement ou la chose dont il parle, le degré d'élévation stylistique auquel il se situe, etc. Cf. J.-M. Li, *Grammaire du coréen*, t. 1, Paris, P.A.F., 1985, et H. H. B. Lee, *Korean Grammar*, Oxford, Oxford University Press, 1989.

<sup>28</sup> Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, op. cit., p. 261.

<sup>29</sup> Merlin Donald, *A Mind so Rare. The Evolution of Human Consciousness*, op. cit.

<sup>30</sup> Robin Lakoff, *Language and Woman's Place*, New York, Harper Torchbooks, 1989 [1975]; Leonard Talmy, *Toward a Cognitive Semantics*, Cambridge, The MIT Press, Mass, 2000; Gilles Fauconnier et Mark Turner, 2002, *The Way we Think*, London, Basic Books, 2002; John Taylor, *Cognitive Grammar*, Oxford,

Les « outils » ou « marqueurs » grammaticaux ne servent pas seulement à « construire des énoncés » ou à « coder des opérations ». Ils servent aussi à jouer les « scripts culturels » de l'âge, de la masculinité, de la féminité<sup>31</sup>, du pouvoir (soumission, domination, déférence)<sup>32</sup>, de la sincérité, de l'enthousiasme<sup>33</sup>, etc. ;

Les mécanismes fondateurs de la grammaire sont également fondateurs de la culture qui s'organise comme un langage<sup>34</sup>. Les « règles de grammaire » nous font ainsi découvrir les principes structuraux de la culture, considérée comme un espace sémiotique<sup>35</sup>.

Il nous est malheureusement impossible, dans le cadre imparti, de développer toutes ces rubriques dans les langues locales du Gabon. Nous nous sommes donc contentés de préciser quelques points, sachant que nombre d'entre eux sont argumentés et illustrés dans un ouvrage actuellement en préparation<sup>36</sup>, que nous destinons l'enseignement de ces langues.

#### 4. Dialecte standard et culture

Enseigner une langue locale reviendra le plus souvent enseigner le dialecte dit « standard », variété choisie à partir de critères objectifs au rang de norme administrative, éducative, littéraire, et qui, à ce titre, reflète les valeurs idéalisées du pouvoir, de l'institution scolaire, des classes éduquées. Pour l'apprenant, le dialecte standard n'est pas une variété élue parmi les autres : elle est « la langue locale ». Il n'est pas davantage un marqueur social : seulement un code "passe partout". Pour l'enseignant, la grammaire de la langue standard est résumée stable et homogène du moins du vue de l'écriture et de la grammaire, car les locuteurs des autres dialectes pourraient prononcer selon leurs normes. On sait par ailleurs d'une part,

---

Oxford University Press, 2003; William Croft et Alan D. Cruse, *Cognitive Linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004; Jean-Rémi Lapaire, "Act, fact and artefact. The workshop model for action and causation", in Da Silva, A. S. (ed.), *Linguagem, Cultura e Cognição: Estudos de Linguística Cognitiva*, Coimbra, Almedina, 2003.

<sup>31</sup> Robin Lakoff, *Language and Woman's Place*, op. cit.; Jennifer Coates, *Women, Men and Language*, London, Longman, 1975; Deborah Tannen, *Gender and Discourse*, Oxford/New York, Oxford University Press, 1996.

<sup>32</sup> Janet Holmes, *Women, Men and Politeness*, London, Longman, 1995 ; Tolmach-Lakoff, *The Language War*, Berkeley, University of California Press, 2000.

<sup>33</sup> Anna Wierzbicka, *Emotions across Languages and Cultures*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

<sup>34</sup> Le langage est le révélateur par excellence de la faculté symbolique et donc la voie royale d'accès à la sémiotique. C'est ce qu'exprime très clairement Umberto Eco en se référant à Lotman et à Barthes. Cf. *A Theory of Semiotics*, op. cit., p. 172.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>36</sup> Il s'agit de *La Méthode Mbolo*, ouvrage à multiple volume d'apprentissage des langues locales du Gabon.

que pour des raisons géographiques où ils ne coexistent pas avec d'autres langues, certains dialectes sont restés fortement « homogènes ». Et que d'autre part, pour des raisons administratives, le dialecte parlé dans la localité au rang le plus élevé, comme ce fût le cas du choix du français de Paris, comme la langue standard parce que cette ville étant la Capitale de la France, certains dialectes se hissent de fait au rang de langue standard.

La présentation scolaire qui en est proposée joue alors carte sur table : un élève qui apprend le « fang », saura qu'on lui enseigne le ntoumou d'Oyem », car c'est le dialecte parlé dans le chef-lieu de l'homogène province du Woleu-Ntem dans laquelle seule la langue fang est utilisée; pour le « punu » », ce sera le « dialecte de Moabi », car c'est le moins influencé par d'autres langues ; etc. Par ailleurs, nous pensons également que l'usage du dialecte standard ne signifie pas l'interdiction ou la disparition de celui qui ne l'est pas. Il serait peut-être absurde de le demander, car il n'y a pas eu rabais des autres dialectes par le choix du dialecte standard même s'ils sont dorénavant considérés comme des patois. Par ailleurs, les dialectes rangés comme patois vont continuellement alimenter le dialecte standard. En d'autres termes, le dialecte standard ne sera pas un code d'expression neutre, car les valeurs et dynamiques sociales et esthétiques des autres dialectes lui seront toujours associées.

##### **5. Scripts grammaticaux et scripts interactionnels : du code syntaxique au code culturel pour une « écogrammaire » des langues locales du Gabon**

Il est incontestable que certaines rubriques de la grammaire de façon générale, comme la distribution des pronoms personnels, la distinction du genre masculin et féminin à partir du critère du sexe, la détermination, etc. sont propices à la mise en rapport de la syntaxe avec l'interaction socioculturelle. Pourtant, il reste au Gabon un formidable travail de sensibilisation universitaire et d'intégration populaire et scolaire des « acquis » de la « linguistique externe » à accomplir. Formidable par sa magnitude liée à la résistance qu'il ne peut manquer de susciter du fait que la « linguistique interne » s'est établie comme préalable à toute élaboration linguistique. Aussi, fournissons-nous trois types de relevés susceptibles d'intéresser les praticiens d'une "écogrammaire" des langues locales du Gabon: la distinction du genre masculin et féminin à partir du critère du sexe, la distribution des pronoms personnels et la détermination. Ces trois des points grammaticaux parmi d'autres sont par leur nature même, socialement ou culturellement sensibles dans la désignation de l'interlocuteur ; des déterminations définies et indéfinies justifiables par l'existence de préconstruits culturels et les construits socioculturels ou bioculturels de la masculinité et de la féminité, etc.

Les quelques discussions et suggestions formulées tout au long de ce travail tiennent compte du cadre particulier de la « linguistique externe » qu'est celui de l'accès et de l'enseignement des langues locales en milieu adulte et scolaire. Intégrer les données de cette linguistique, nous le savons, constituera un formidable défi. Car, nous pensons qu'il sera assurément plus facile de proposer une adaptation, à peine simplifiée, de théories et de discours universitaires sur la grammaire de ces langues à travers les choses importantes, et surtout celles auxquelles on pense quand on aborde l'étude du langage. Sans trop vouloir être catégorique, l'accès et l'enseignement à partir de la « linguistique interne » a pu conduire aux abus que l'on sait : des approches « scientifiques » qui ont peut-être dans plusieurs cas effarouché les enseignants, dérouté les apprenants et, trop souvent, exaspéré les parents ; autant de grammaires d'une langue locale que d'enseignants. Encore une fois ici, nous ne délégitimons pas la « linguistique interne ». Loin s'en faut. Ce serait parfaitement hérétique. Nous disons seulement qu'il est peut-être important de se rendre compte que le principe de réalité suggère l'usage de la « linguistique externe » pour les besoins de « l'emploi social » de la langue dans ce qu'il est possible de « faire passer sur le terrain » et qui est « immédiatement intelligible à partir d'un enfant scolarisé de bas âge ».

On peut ainsi avoir des idées très avancées et nuancées sur la détermination, la distinction entre le genre masculin et féminin à partir du critère du sexe et la répartition des pronoms personnels conçues en examinant un corpus d'énoncés authentiques produits en situation par des locuteurs autochtones. Mais, lorsqu'on est sommé, dans un manuel, de formuler des règles générales et "passe partout" orientées vers la « linguistique interne » applicables *a priori* à toutes les langues africaines noires, on est nécessairement conduit à se débarrasser des paramètres contextuels, qui sont d'un maniement très lourd découlant de la « linguistique externe » et s'opposent ainsi, par nature, au mouvement de généralisation dicté par la « linguistique interne ». Dans notre approche consistant à l'adhésion de principe à une approche intégrative et humaine des « faits de langue », sensible au contexte situationnel, culturel et ouverte à la cognition, nous ne minorons ou éliminons aucune notion.

Toutes sont fondamentalement éligibles pour une « écogrammaire » adaptée à l'accès aux adultes et à l'apprentissage scolaire des langues locales du Gabon. Tous les éléments seront donc incorporés avec les objectifs conceptuels généraux de l'enseignement de la grammaire aboutissant à une chance extraordinaire donnée à l'apprenant et à son professeur d'accomplir ce qu'ils ne font jamais dans leur langue locale : pénétrer « l'inconscient grammatical ». En engageant cette démarche analytique, ils peuvent accéder à « l'inconscient cognitif », entité individuelle et

collective, se reflétant en grande partie dans la langue<sup>37</sup>. A ce stade de notre exposé, nous nous contenterons de soumettre une « feuille de route », maintenue volontairement ouverte. Car, si l'écogrammaire que nous voulons appliquer aux langues locales du Gabon a sa philosophie et ses principes, elle se veut attitude face au « fait grammatical » et à son explication, non dogme rigide ou méthodologie contraignante. Voici quelques principes, que nous avons commencé à mettre en œuvre dans nos propres productions lexicographiques à dimension didactiques en voie de publication :

« références théoriques, outils descriptifs » : se référer à des cadres intégrant ou rendant intégrable le "fait humain" dans la grammaire, comme la distinction dans les noms et les pronoms personnels entre le genre masculin et féminin à partir du critère du sexe ;

« lexique et grammaire » : en refuser systématiquement de joindre dans une même forme des éléments qui pourraient valablement rester séparés comme des mots entiers. Montrer les mots ayant un sens isolé dans la langue et pouvant être isolés à l'écrit par un blanc typographique. Se servir aussi de la grammaire pour accéder aux représentations mentales, plus difficilement observables au niveau lexical. On peut, par exemple, séparer les « préfixes nominaux » et « verbaux » qui régissent inconsciemment la répartition de la détermination et du prédicat ;

par la mise à contribution de récits épiques ou mythiques locaux connus tels que le *Mpoumbwé*, le *Mvet*, l'*Olendé*, le *Melane* et le *Moubwang*, etc. ;

« Diversité des paramètres explicatifs » : intégrer la dimension sociale, culturelle, pragmatique, cognitive, etc. à la grammaire. La possession dans les langues locales, en fang ntoumou de Bitam par exemple, *esswà* (ton père), *essà* (son père), *gnwà* (ta mère), *gnièè* (sa mère), etc. sont de bons exemples. Au-delà des règles morphologiques, il est intéressant de se demander ce qui peut être codé lexicalement ou grammaticalement comme « possession » : *é essà wuè* (ton père), *é essà wuègne* (son père), *é gnièè wuè* (ta mère), *é gnièè wuègne* (sa mère), etc. Il s'agit d'évaluer la différence entre forme orale et forme écrite, le rôle des apocopes et des contractions dans la forme orale, et les aspects de la nécessaire clarification conceptuelle lors du passage de l'oral à l'écrit dans l'élaboration de la grammaire et de mettre en évidence les opérations de ce passage, etc.

## 6. Le professeur de langues locales du Gabon doit enseigner un humanisme

« C'est [...] dans et par la langue qu'individu et société se déterminent mutuellement »<sup>38</sup>. Malgré les arguments que nous avons développés dans ces pages, le lien organique unissant grammaire et culture reste largement sous-estimé dans le traitement des langues locales au Gabon. Les travaux de référence sur ces langues dominés par la « linguistique interne » ignorent les aspects contextuels liés aux faits socioculturels considérés comme faisant partie de la « linguistique externe » et font en conséquence une impasse quasi-complète sur le sujet social et cognitif malgré la

---

<sup>37</sup> Janet Holmes, *Women, Men and Politeness*, op. cit., p. 9.

<sup>38</sup> Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, op. cit., p. 25.

prise en considération du sens. Le pari d'une « écogrammaire » locale au Gabon est donc loin d'être gagné, d'autant plus que celle-ci suppose une rééducation du regard et l'adoption d'une sensibilité plus « littéraire ».

En effet, les études sur les langues endogènes veulent se résumer à la seule « linguistique interne », orientation donnée depuis Saussure et qui s'emploie à hisser les sciences du langage au rang de "science" en rejetant la « linguistique externe » qui pourtant comme nous le disons dans ce travail, répond aux besoins de l'emploi social de la langue pour la communication et la demande d'intelligibilité immédiate et d'efficacité concrète des populations, du grand public scolaire et adulte. Il est très courant d'entendre dire que « les langues locales du Gabon sont scientifiques », qualificatif dont on n'affuble pourtant pas les langues européennes et auquel on ne fait pas allusion dans leur accès et à leur apprentissage.

Interrogeons-nous. Combien parmi nous perçoivent les « voyages ludiques » et les « créations poétiques » que la grammaire locale résultant des travaux de descriptions de la « linguistique interne » destinés à l'emploi scientifique faut-il le rappeler fait accomplir aux locuteurs? Combien sont prêts à valider l'idée que cette syntaxe locale est une mise en scène, qu'il existe, parmi les nombreuses scènes du répertoire, des jeux d'attache, de pression, de tirage, d'obstacle, que des constructions comme, *ke ma dzo wa nàà* (Je ne te le fais pas dire), à *wou ébome* (*mourir de bastonnade > se faire prendre une raclée dans un jeu ou une rixe, subir une fessée, etc.*), à *dzimi à wok zègne/évélé/oyo/avepe/ayong*, etc. (ignorer d'avoir *faim/soif/sommeil/froid/chaud > avoir extrêmement faim/soif/sommeil/froid/chaud, etc.*) placent sous les feux de la rampe? C'est là que la mission d'un enseignant de langues locales, porteur d'une « vision large et plastique » de la grammaire, nous paraît vitale. C'est à ce niveau que doit intervenir le déploiement de la « linguistique externe » dans les dictionnaires bilingues locaux et capable de rattacher les faits syntaxiques au milieu physique, social et culturel ; c'est elle qui ainsi consignée dans ces ouvrages est en mesure de relier corps, imaginaire et syntaxe, de tenir compte de l'invention de formats explicatifs et d'orchestrer en conséquence une « grammaire locale multidimensionnelle » dans sa forme et ses contenus.

Cependant, malgré la curiosité et la richesse de données que devraient mettre en relief cette démarche, malgré l'apport humain et culturel de la « linguistique externe » qui permet aux langues telles que le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'italien d'essaimer avec bonheur, cette voie qui n'est donc pas nouvelle pour ne pas dire absurde, suscite encore malgré tout beaucoup de craintes dans les études et l'usage de la grammaire des langues locales du Gabon. Tout en respectant ces appréhensions, qui ne sont sans doute pas sans fondement, nous pensons et



dirons qu'il est peut-être malgré tout des habitudes et des sécurités auxquelles il faut accepter de renoncer, d'anciens discours novateurs sur la grammaire des langues endogènes africaines en général et gabonaises en particulier qu'il faut peut-être savoir archiver, si nous entendons évoluer les pratiques de ces langues.

Pour cause, le public, immergé dans le « multimédia » et le « multiculturel » avec dans le dernier le contact qu'il a avec les langues à communication internationale, est sans doute mieux préparé que nous ne le pensons à gérer le « multidimensionnel » dans la grammaire des langues locales du Gabon. Loin de brouiller ou d'alourdir le protocole explicatif, nous pensons donc que la diversification de la métalangue, des critères et des supports aiguiseront plutôt l'intérêt pour « la chose grammaticale locale » et faciliteront également l'assimilation et la mémorisation des discours explicatifs et des règles émises.

## Conclusion

A travers les chantiers de « l'écoécriture » et de « l'écogrammaire », la prise en compte des contenus historiques et socioculturels participera dans le premier cas cité, à mettre en évidence dans les dictionnaires bilingues locaux au Gabon les signes graphiques à la fois dynamiques et intemporels qui font des Gabonais des êtres historiques. Dans le deuxième cas, cela permettra de révéler le fonctionnement de l'esprit et la perception du monde des peuples autochtones du Gabon et mettre en évidence les codes interactionnels qui font d'eux des êtres sociaux avec tout l'aspect cognitif que cela suppose.

Au-delà des apprentissages formels et des gains de « performance communicative » en langues locales, la prise en compte de ces contenus permettra d'entreprendre assurément le plus troublant, le plus profond des voyages à travers et à partir des dictionnaires bilingues : celui qui mènera à la connaissance des peuples locaux du Gabon au plus profond d'eux-mêmes, de leur histoire, de leur animalité sociale et de leur identité humaine.

Émile Benveniste résume peut-être mieux ce principe que nous suggérons dans la confection des dictionnaires locaux au Gabon dans sa magnifique formule : « Le langage enseigne la définition même de l'homme »<sup>39</sup>. Formule que nous reprenons et adaptons dans ce travail en ces termes : « L'écriture et la grammaire nous apprennent qui nous sommes, nous, les humains et quels rôles nous aimons jouer. Et nous

---

<sup>39</sup> Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, op. cit., p. 8 : « Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant. Nous n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme parlant que nous trouvons dans le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme ».

pensons que ça, à l'immense et plus homogène grand public scolaire et adulte dans sa demande d'intelligibilité immédiate et d'efficacité concrète, ça leur plaira... ».

### Références bibliographiques

ARNAULD Antoine et NICOLE Pierre, *La Logique ou l'art de penser*, Paris, Flammarion, 1970 [1683].

BENVENISTE Emile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.

BULOT Thierry et Blanchet Philippe, « Dynamique de la langue française au 21<sup>ème</sup> siècle : une introduction à la sociolinguistique », Université Rennes 2, 2011, [en ligne], <http://www.sociolinguistique.fr> (consulté le 2 mai 2014).

CHISS Jean-Louis et PUECH Christian, « La linguistique et la question de l'écriture : enjeux et débats autour de Saussure et des problématiques structurales », *Langue française*, n°59, 1983, p. 5-24.

COATES Jennifer, *Women, Men and Language*, London, Longman, 1993.

CROFT William et CRUSE D. Alan, *Cognitive Linguistics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

CYRULNIK Boris et MORIN Edgard, *Dialogue sur la nature humaine*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2000.

DE BLOIS Kornelis Frans, « The augment in the Bantu languages », *Africana Linguistica IV, série in -8°- Sciences humaines*, n° 68, 1970, p. 85-166.

DE MAURO Tullio, « Introduction » et « commentaire », *Cours de Linguistique Générale*, édition critique préparée par T. de Mauro, Paris, Payot, 1975, p. 40-41.

DONALD Merlin, *A Mind so Rare. The Evolution of Human Consciousness*, New York/London, W.W. Norton, 2001.

ECCO Umberto, *A Theory of Semiotics*, Bloomington, Indiana University Press, 1976 [1979].

FAUCONNIER Gilles et TURNER Mark, *The Way we Think*, Basic Books, London, 2002.

GADAMER Hans-Georg, *Le Problème de la conscience historique*, Paris, Seuil, 1996.

GIVÓN Talmy, *English Grammar. A Function-Based Introduction*, Amsterdam, John Benjamins, 1993.

HOLMES Janet, *Women, Men and Politeness*, Longman, London, 1995.

KALONJI Zezeze M. T., *La Lexicographie bilingue en Afrique francophone : L'exemple français-cilubà*, Paris, L'Harmattan, 1993.

LAKOFF George et JOHNSON Mark, *Philosophy in the Flesh*, New York, Basic Books, 1999.

LAKOFF Robin, *Language and Woman's Place*, New York, Harper Torchbooks, 1989[1975].

LAKOFF Robin, *The Language War*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 2000.

LAPAIRE Jean-Rémi, "Act, fact and artefact. The workshop model for action and causation", Da Silva, A. S. (ed.), *Linguagem, Cultura e Cognição: Estudos de Linguística Cognitiva*, Coimbra, Almedina, 2003, p. 451-472.

LAPAIRE Jean-Rémi, « Enseigner la grammaire d'une langue étrangère : lire la culture derrière les formes et les structures », Christian Destribois et Laurence Icono, *Les Contenus culturels dans l'enseignement scolaire des langues vivantes*, Les Actes de la DESCO, CRPD Versailles : Services Cultures Editions Ressources pour l'Education Nationale (SCEREN), 2004, [en ligne], <http://eduscol.education.fr/cid55620/enseigner-la-grammaire-d-une-langue-etrangere-lire-la-culture-derriere-les-formes-et-les-structures.html>.

LEMARCHAND Françoise et al., *Manuels de cinquième et de troisième*, Paris, Hachette Éducation, 2000, 2001, 2002, 2003.

ONDO-MEBIAME Pierre, *Essai sur les constituants syntaxiques du fàn tumu*, Libreville, Editions Raponda-Walker, 2008.

SAUSSURE Ferdinand (de), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1987 [1915].

SAUSSURE Ferdinand (de), « L'arbitraire du signe : Signe-Signifiant-Signifié », *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1964.

TALMY Leonard, *Toward a Cognitive Semantics*, Cambridge, Mass, The MIT Press, 2000.

TANNEN Deborah, *Gender and Discourse*, Oxford/New York, Oxford University Press, 1996.

TAYLOR John, *Cognitive Grammar*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

SANGARE Mahamadou, « L'identité africaine à la lumière du multilinguisme », *Langues locales et l'identité africaine*, Conférence du Caire, 17-18 avril, 2004.

WIERZBICKA Anna, *Emotions across Languages and Cultures*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.